



Photo Alexandra Afonso

Laurent Blondiau

Interview réalisée le 4 août 2010 par Jean-Pierre Goffin

Bonjour Laurent Blondiau. Aviez-vous des antécédents musicaux dans votre famille ?

Je suis d'une famille de musiciens amateurs et en tout cas de très grands mélomanes ; sans ma famille, je ne serais pas là où je suis maintenant, car à 14-15 ans j'aurais sans doute arrêté si je n'avais pas eu ma mère derrière moi.

Et le choix de l'instrument ?

La trompette est un choix personnel, pourquoi ? Parce qu'il y avait une chouette petite fanfare dans le village voisin Linkebeek, j'étais de Beersel mais à côté il y avait cette fanfare dont j'ai fait partie quelques mois, puis j'ai arrêté. J'avais fait 2 ou 3 ans de piano avant, ce qui a été très important pour moi car maintenant je compose au clavier, je ne suis pas un grand pianiste, mais ça permet de jouer, de déchiffrer les choses, écouter les voix, j'utilise beaucoup le Fender Rhodes qui est là, il a un son magique.

I y a eu aussi une formation plus académique...

J'ai suivi un peu l'académie à Uccle, mais ce qui a ouvert mon univers musical, c'est mon professeur de français à l'école : il se fait que j'étais à l'école avec Bo VanderWerf et Nicolas Thys, on a fait les humanités ensemble, et on avait ce professeur, monsieur Rezka, un professeur de théâtre terrible qui chaque année montait un spectacle et nous, on a fait la musique de ce spectacle, c'était la première fois qu'on faisait autre chose que du classique et ça a tout à fait ouvert nos horizons, on a alors formé un petit groupe. Pendant toute l'année, on répétait, il y avait une équipe pour les décors, les costumes etc... C'était très chouette, et en plus on a eu beaucoup de succès : c'était un bon prof qui arrivait à un beau niveau de qualité avec des élèves. Le pianiste composait et nous on interprétait, plutôt un peu variétés, un peu chanson française puis c'est devenu plus jazzy. Après, on s'est mis à jouer des standards de jazz.. Puis j'ai fait une année de Jazz Studio à Anvers, ensuite le Conservatoire de Bruxelles s'est ouvert au jazz en 1989. La première année, je me suis inscrit au cours de Richard Rousselet ; au Jazz Studio, j'avais Bert Joris comme prof...Je suis bien tombé... Le Conservatoire je l'ai fini en deux ans, alors que je trouvais que j'avais encore beaucoup de choses à apprendre, mais c'est surtout sur le terrain après qu'on apprend : j'ai eu la chance d'être dans les bons groupes, Octurn, Aka Moon, le Kaai...

Vous tombez directement sur des groupes qui travaillent le jazz résolument contemporain, c'était voulu ?

Il se fait que j'avais des facilités pour la lecture, pour déchiffrer et il n'y avait pas des dizaines de trompettistes, donc j'ai été souvent pris pour des projets contemporains. J'étais dans les fondateurs d'Octurn avec Bo, même si Octurn joue aussi sans souffleurs aujourd'hui...

Un des premiers groupes c'était le GVA Quintet avec Nic Thys, Bo, Bilou Doneux et Free Desmyter, un groupe avec lequel on a gagné un prix Nicolas Dor et un autre au jazz rally. « The Queen of the Apple Pie », c'était vraiment un groupe, c'était plus des morceaux, un super groupe avec Peter Hertmans, Nathalie Lories, Bilou doneux, Otti Vanderwerf ; on a fait pas mal de concerts puis je suis parti vers autre chose...

« Mâäk's Spirit »...

« Mâäk's Spirit » était au début un quartet autour de la musique d'Ornette Coleman et puis on a fait « Live ! » où c'étaient nos compositions. L'équipe a changé parce que il y avait des problèmes de disponibilités, et j'avais envie d'avancer avec une équipe qui travaille ensemble.

Et pourquoi ce nom ?

Maak ? J'ai envie que chacun l'interprète comme il veut, mais pour moi c'était un truc que je criais pour encourager les musiciens.

Vous insistez sur la notion de collectif plus que de groupe...

Aujourd'hui c'est un collectif, un pool d'artistes, il y a parfois des danseurs... Avec Jeroen, Nic, Eric Thielemans et 2 chanteuses, c'était tout à fait différent autour de la musique arabe et de la liberté qui est une chose importante pour moi. On a pas mal tourné, mais pas enregistré. Ensuite j'ai fait connaissance de Jean-Yves Evrard dans « Rêve d'Eléphant » et je l'ai invité à nous rejoindre puis j'ai fait la connaissance de Sébastien Boisseau, le contrebassiste, Michel Massot est venu, on a fait « Le Nom du Vent » (mais c'était toujours Otti à la basse)

Les projets africains sont arrivés, je suis allé beaucoup au Maroc, j'ai rencontré les Gnawas, organisé une résidence de 10 jours à Essaouira, depuis lors tous nos projets sont enregistrés et filmés pour le site notamment.

J'ai rencontré Dora Mols qui est la directrice artistique du Zuider Pershuis à Anvers, la grande maison des musiques du monde en Belgique c'est un endroit très dynamique avec lequel on produit aujourd'hui tous les projets africains, avec le Mali et l'actualité proche c'est un projet avec des percussionnistes vaudous du Bénin avec lequel on va tourner en novembre. Je suis passionné par l'Afrique : il y a quelque chose de particulier avec ce continent, quelque chose de physique, il y a une autre façon de vivre, c'est très riche là-bas, j'aime leur façon de vivre en famille.

Le groupe qu'on a pu voir à Liège avait une configuration tout à fait nouvelle et ça a super bien marché.

A Liège c'était la première fois qu'on avait la formule avec quatre souffleurs et un batteur et en effet ça marche très bien. L'équipe a un peu changé aujourd'hui, j'avais envie de souffleurs avec Michel, Guillaume et puis on a lancé le projet bénin avec la même équipe...Et le nom du groupe est devenu « Mâäk » tout court...

Parlez-nous de cet étonnant projet « Il n'y a pas de Fraises en Hiver »...

C'est un projet sur Bruxelles où nous avons joué une quarantaine de fois dans des lieux différents : au lieu de faire venir les gens dans une salle de concert, ce qui est déjà tout un réflexe, ici il s'agissait de se rendre dans le quotidien des gens, ça a super bien marché ; nous avons visité un lavoir, une boucherie, mon garagiste, trois ou quatre interventions sauvages à Zaventem , on n'avait pas demandé d'autorisation – sauf au Bozar pour jouer dans la rotonde. Si on demande à Zaventem, on refuse, donc on n'a pas demandé : une fois à l'étage du restaurant, une en plein milieu de la file d'un opérateur, ce qui a de rigolo, on était trompette, guitare et contrebasse et il n'y a pas une personne qui soit venue nous dire quoi que ce soit, même de la sécurité, et ça c'est magique en France c'est impossible, si vous bougez un peu il y a quatre policiers qui accourent, c'est affolant..Ici il y a encore ce côté absurde, surréaliste belge qui fonctionne bien. On a aussi joué dans la cantine de chez P.A.R.T.S, sur un parking, un coiffeur, un salon lavoir turc etc... Pour les gens, c'est d'abord la surprise, mais c'est surprenant, il y a des gens qui font comme si on n'était pas là, ils font leur truc et c'était comme si on n'était pas là, les enfants bien sûr viennent voir, mais sinon en général, la réaction est bonne, on apporte un peu de surprise dans leur quotidien, c'était un projet improvisé, mais comme on a beaucoup travaillé l'improvisation libre, à la longue on se connaît tellement que beaucoup de gens pourraient penser que c'est écrit, à certains moments ça fait penser à des petits morceaux...sauf qu'on ne pourrait jamais les refaire ! Mais sur le plan personnel, pour chaque musicien, cette expérience a développé cette liberté d'improvisation de façon magistrale.

Ca fait penser à cette histoire d'un célèbre violoniste, dont j'ai oublié le nom, qui a joué dans le métro new-yorkais et où personne – sauf les enfants – ne s'arrêtait pour écouter alors que le soir même il jouait à guichets fermés dans une grande salle de la ville.

L'histoire de ce violoniste est hallucinante ! Tout est formaté et les mêmes gens passent sans s'intéresser alors que ce violoniste joue dans une grande salle et que certains ont peut-être un billet en poche !...C'est la forme qui compte et ça fait réfléchir à trouver des solutions pour que les gens viennent au spectacle...Il y a les jeunesses musicales chez nous... En France, j'ai fait des interventions dans les collèges et c'est intéressant parce que les élèves découvrent le jazz qui est un mot qui fait un peu peur aux les jeunes... ou alors leur référence c'est Eric Truffaz qui a amené des sons plus proches de leur univers, il a fait du hiphop...

Et vous quelle a été votre référence dans les trompettistes ?

Le premier qui m'a touché c'est Chet vers 18 ans. Maintenant Miles reste le grand maître qui a été un précurseur pour beaucoup de choses, j'adore Don Cherry, Tom Harrell aussi, Clifford Brown ça reste merveilleux.

Des références différentes de la musique assez complexe de « Mâäk »...

Je ne pense pas que la musique de Mâäk soit si difficile. Un concert de Mâäk marche souvent bien parce qu'il y a ce côté généreux, on ne se prend pas la tête, les musiciens n'ont pas d'ego surdimensionné, on fait la musique qu'on aime, et on a envie d'avoir un public qui aime la musique qu'on fait.

Vous venez d'être nommé « Révélation européenne de l'année 2009 » par l'Académie du Jazz en France.

Je ne connaissais pas l'existence de cette académie du jazz ! Je l'ai appris par un journaliste qui m'a félicité alors que je n'avais pas encore reçu l'annonce. C'est honorifique, mais ça fait plaisir, il y a eu une grande soirée pour la remise des prix, mais j'étais au Mali. En fait, je joue essentiellement en France depuis deux ans : « Thôt Agrandi », « Le Gros Cube » d'Alban Darche, « Print and Friends » « H3B » de Denis Badault (là, j'ai arrêté). Le groupe avec lequel je suis le plus souvent à l'étranger, c'est le MegaOctet d'Andy Emler. C'est le MegaOctet qui a remporté la victoire de la Musique jazz cette année, c'est un super groupe avec de super personnes, c'est indispensable qu'humainement ça marche aussi pour que la musique soit généreuse et accessible. On ne joue pas avec des gens si on ne sait pas se sentir... On prépare un projet avec des musiciens berbères avec Andy Emler, Eric Echampard, Claude Tchamitchan le bassiste, Guillaume Orti et moi. Ce groupe plus 6 ou 7 musiciens traditionnels marocains invités, le projet a été créé à Agadir, il est chapeauté par l'abbaye de Royaumont, très belle abbaye au nord de Paris, dont un des buts est d'offrir des résidences à des artistes et Andy Emler est là pendant un an.

Vous n'avez à ce jour jamais reçu de prix en Belgique ?

Jamais ! Et ce n'est pas un souci. Je suis souvent considéré comme un trompettiste free, ce qui est d'ailleurs assez rigolo, parce que je suis loin d'en être un grand spécialiste ; c'est vrai que j'aime beaucoup l'improvisation libre mais j'adore aussi les harmonies, les standards, ... Je me souviens d'élèves qui venaient à Libramont suivre mes cours en ayant une idée complètement fautive de moi ... On est vite catalogué et ça fait un peu peur aux gens qui gardent cette image de ma musique. Un bon exemple : on vient de former un nouveau projet avec Tuur Florizoone, Nic Thys au départ un trio, on est parti à Kinshasa pour une rencontre avec des musiciens congolais, plus tard on a invité Chris Joris et Tutu Puane, on fait une musique très chouette, simple et généreuse et ça marche... ça n'a rien à voir avec Mâäk, mais chacun y garde aussi son identité; j'ai toujours cherché de nouveaux sons sur mon instrument, avec la bouche, la voix, le souffle, mais aussi en utilisant divers objets, sourdines, papier alu, ampoules...« José », c'est le nom du groupe.

Tout à l'air de rouler pour Laurent Blondiau...

Pour le choix que j'ai pris dans la vie, j'ai de la chance, ce n'est pas un choix facile, sans concession. J'ai arrêté depuis 2005 de donner cours sauf à Libramont, ce qui me permet d'être totalement libre. En France, j'ai eu beaucoup d'opportunités, c'est très agréable... Mais j'aimerais rejouer plus en Belgique en 2011.